

JOURNAL #25

— AUTOMNE.2017 —



HAG

LA HALLE AUX GRAINS
— SCÈNE NATIONALE DE BLOIS —



REPÉTITION © ADRIEN BERTHET

LE TRAJET DIT TRAGÉDIE

*C'était un mois avant la première des Bacchantes, d'après Euripide.
La metteure en scène Sara Llorca livre alors quelques clefs.*

Pourquoi avoir choisi cette pièce ?

Sara Llorca : Je sors de la création d'un texte contemporain de Sarah Kane, [*4.48 Psychose*], qui tourne autour de la norme, la folie, et le rôle du théâtre. Je poursuis sur ces mêmes thèmes avec *Les Bacchantes* qui parle du dieu fou du théâtre, Dionysos, de la magie, la sacralité et la folie du théâtre, de notre capacité à croire ce qu'on voit et à découvrir le lendemain que ce n'était qu'une illusion.

Questionner sur scène le rôle du théâtre, ça ne risque pas de se centrer sur votre cuisine interne ?

C'est juste mon point de départ, ce que je connais, un socle basé sur l'intimité de mon rapport au texte. Mais après, je pars à l'aventure avec une proposition plus ouverte, à laquelle j'invite les gens, quels qu'ils soient, à s'associer, dès le rituel magique du rideau qui s'ouvre.

Comment avez-vous adapté ce texte créé il y a 2 500 ans ?

On a veillé à rendre le texte le plus direct possible, pour que le public soit happé par la narration et éprouve au maximum des émotions. On commence par couper beaucoup, puis on tricote autrement, et là on saisit mieux la portée du texte, et on en rajoute. Avec un œil sur trois ou quatre traductions, pour comprendre aussi à travers les choix des traducteurs. Aujourd'hui, on a peut-être perdu des références à la mythologie, la morale chrétienne nous a éloignés de la pensée grecque antique. On est là pour aider les spectateurs à rentrer dans cet univers, même s'il reste un peu mystérieux. L'ajout d'un prologue sert d'initiation au monde d'Euripide, sa langue, sa poésie.

Pourtant, la tragédie, ces histoires de famille de dieux, de mortels et d'immortels, ça peut paraître un peu lointain, non ?

Quand on a lu le texte « à plat », sans mise en scène, on l'a entendu résonner de manière très contemporaine, nous parler d'infanticide, de cruauté, de la cité perturbée par une forme très lointaine de fanatisme religieux. Et puis il y a un humour qui transcende les siècles.

La tragédie antique jouait-elle un rôle de forum social et politique ?

Le théâtre grec offre au public une sphère de discussion institutionnalisée. Il purge les maux profonds, montre les crimes les plus affreux pour éviter que ça se passe dans la rue. Réfractaire à la normalisation, Dionysos échappe à tout ordre social acceptable. Il n'apparaît pas comme un dieu mais déguisé en homme, et incarne aussi la figure de l'Autre, pas seulement l'étranger qu'on a du mal à accepter, mais l'Autre qui est au fond de nous, qui peut autant nous sauter à la gueule que nous noyer si on l'écoute trop en se coupant des autres. Si ça fait écho à nos préoccupations d'aujourd'hui, j'assume les écarts entre le monde antique et quelque chose d'hypercontemporain.

Vous prenez des précautions avec l'évocation du fanatisme religieux...

Ça serait réducteur et stupide de voir en Dionysos le symbole d'un extrémisme radical. Daesh n'existe pas en - 405 av. J.-C. Mais on trouve quand même l'idée de fidélité à une croyance d'ordre divin. Se montrant en homme et non en dieu, Dionysos apparaît comme un prophète, disant aux non-

initiés que s'ils ne respectent pas la parole divine, ils seront châtiés. Si à Athènes, le théâtre est païen et les spectateurs tous croyants, ça s'inverse un peu aujourd'hui : nous, gens de théâtre, sommes peut-être les plus croyants, fascinés par la puissance du théâtre, plus grand que nous, porteur d'un message qui dépasse les siècles.

Cette création est-elle en continuité ou en rupture avec votre parcours ?

Je suis une enfant de la balle. J'ai baigné dedans depuis toute petite. J'ai été formée par mon père, qui montait des spectacles épiques, huit heures sur les chevaliers de la table ronde. Puis j'ai fait le conservatoire mais mon parcours doit surtout aux aventures que j'ai faites après, un peu de cinéma et de chanson, fondé un groupe de rock, joué au Congo, y rencontrer Dieudonné Niangouna. Je me revendique actrice, et donc metteure en scène, soit un peu cheffe de troupe.

Pourquoi le choix d'Anne Alvaro pour jouer Dionysos ?

Elle a cette magie en elle, et une humanité que je n'avais encore jamais croisée, pour jouer ce dieu revenu déguisé en homme, d'une troublante féminité. Ce qui bouscule la vision un peu rétrécie de la figure de la femme...

.....
LES BACCHANTES
 MARDI 9 JANVIER 2018. 20H30
 MERCREDI 10 JANVIER 2018. 20H30
 HALLE AUX GRAINS

DEUX STAGES EN NOVEMBRE !



© MURIEL EDELSTEIN

STAGE DANSE

Dirigé par Matthieu Patarozzi,
CCN de Tours – Thomas Lebrun
En écho au spectacle *Les Rois de la piste*
(17 oct. 2017)

À partir du processus de création de la pièce *Les Rois de la piste* et des axes de travail chorégraphique de Thomas Lebrun, expérimentez et explorez les thématiques du spectacle (danses de boîtes de nuit mais pas que, danse au milieu des autres et avec les autres). Théâtralité, compositions, jeux et improvisations seront entre autres au programme de ce workshop.

SAMEDI 18 NOVEMBRE 2017 : 14H30 > 18H30
 DIMANCHE 19 NOVEMBRE 2017 : 10H > 13H
 THÉÂTRE NICOLAS PESKINE



© SEBASTIEN JAUDON

STAGE BRUITAGE, MUSIQUE ET VOIX OFF

Dirigé par Pauline Hercule,
compagnie La Cordonnerie
En écho au spectacle
Blanche Neige ou la chute...
(7 & 8 déc. 2017)

Venez découvrir l'univers de la compagnie La Cordonnerie autour du spectacle *Blanche Neige ou la chute du mur de Berlin*. Chaque participant est tenu d'amener au moins un objet qui fait du bruit, quel qu'il soit ! Nous imaginerons notre propre version de *Blanche Neige* pour la raconter en jeu, avec bruitages et musique, en vue d'une présentation ludique et impromptue le dimanche à 16h30 !

SAMEDI 25 NOVEMBRE 2017 : 14H30 > 18H30
 DIMANCHE 26 NOVEMBRE 2017 : 10H > 17H
 THÉÂTRE NICOLAS PESKINE

.....
RÉSERVEZ VOS STAGES/PLACES
SUR WWW.HALLEAUXGRAINS.COM
TARIFS DES STAGES : 30€/18€ (-27 ANS)
OU MOITIÉ PRIX : 15€/9€ (-27 ANS), EN ACHETANT
VOTRE PLACE POUR LE SPECTACLE LIÉ AU STAGE.

www.halleauxgrains.com / T. 02 54 90 44 00

LA HALLE AUX GRAINS – SCÈNE NATIONALE DE BLOIS – 2 PLACE JEAN JAURÈS – 41 000 BLOIS
 HaG#25. Journal édité par la Halle aux grains scène nationale de Blois
 Directrice de publication : Catherine Bizouarn – Coordination générale : Sandrine Lhuillier – Textes : Nicolas de La Casinière / Sandrine Lhuillier
 En couverture : LES BACCHANTES © ADRIEN BERTHET – Maquette : Anima Productions / Imprimé par Rollin Imprimeur
 N° de licences : 1-1051618 / 2-1051619 / 3-1051620





QUI DÉPLACE LE SOLEIL

Des vies tissées, effilochées par la migration. Marie Piemontese, auteure et metteuse en scène de la Compagnie Hana San Studio tire ici le fil de sa création : Qui déplace le soleil.

D'où part cette envie de monter un spectacle autour de la migration ?

Marie Piemontese : Le sujet des frontières qui sont partout et sans doute nulle part, c'est un peu une obsession pour moi, tout comme le thème de l'ailleurs, celui qu'on emmène avec soi. Un ailleurs souvent impossible. Sans compassion ni sentiment de pitié : les migrants, j'aurais plutôt tendance à les percevoir comme des héros. Ce qu'ils entreprennent, je ne suis pas certaine que j'en serais capable... Débarqués de province à Paris, certains peuvent expérimenter un certain déracinement. Un peu moins, sans doute, que si l'on vient de loin, d'au-delà de la mer, du vent et du désert...

De quelle matière, information ou rencontre part la construction de la pièce ?

Je vis depuis une dizaine d'années dans le quartier Barbès La Chapelle, coin de Paris toujours ouvert aux nouveaux arrivants, d'Afrique du Nord, d'Asie, d'Inde. Ça me touche beaucoup de savoir ce que ces gens faisaient dans leur pays, comment ils vivent ici, si pour eux, l'intégration, ça marche ou pas. Et les contrastes aussi : en Inde, la culture vestimentaire se pare de couleurs magnifiques, alors qu'ici les tons passe-partout plutôt tristes visent la neutralité. Dans des grandes villes comme Paris on a un peu

une culture hors sol, déracinée. Au début du travail sur le spectacle, on était en pleine vague de morts en Méditerranée. Cette accélération médiatique m'a d'abord inhibée. Comment en parler ? Je me suis posé la question du bien fondé de continuer. Jusqu'à me dire que je n'étais pas à la hauteur de cette épopée des migrants. Ça mène forcément à rester modeste. Et puis j'ai vu comme un lien entre ces vies ballottées, abandonnées, et les tissus échoués dans les boutiques, au bas de chez moi.

Quelles boutiques ?

Dans ma rue, il y a plein d'ateliers de confection où travaillent des hommes d'Afrique de l'Ouest. Ils y font des vêtements de fête sur mesure, des retouches pour des particuliers ou des boutiques du boulevard Saint-Germain. La vitrine n'est pas soignée et à l'intérieur, c'est un peu le bazar, des chutes de tissu partout, des sacs, des coupons, de la matière qui s'effiloche. Un peu comme des vies effilochées. Ils se partagent le loyer, chacun vient avec sa machine à coudre. Une machine à coudre, ma grand-mère en avait une. Moi pas. Ces hommes qui savent coudre inversent nos clichés.

La pièce est cependant centrée sur deux femmes...

J'ai opté pour un huis clos entre deux femmes qui cohabitent dans une même mai-

son. Pour s'adonner à l'écriture, l'une loue une chambre à l'autre. Un rapprochement intrigué se met en place entre elles, oscillant entre un début de familiarité et une tension. L'homme à la machine à coudre apparaît en filigrane. C'est plutôt une figure, entre réalité et fantasme, qui soutient le geste d'écriture.

À Blois, vous menez un atelier avec les migrants. Ce travail fait-il évoluer la pièce ?

Pas directement puisque le spectacle est déjà écrit, mais ça nous aide dans la justesse du jeu des actrices. La réflexion sur la frontière et les déplacements de populations continuent à m'intéresser. En quoi on se trouve déstabilisé, voire déporté ? Quel endroit juste, quelle place pour la culture, pour les cultures populaires dans notre histoire commune, et quelle histoire on se raconte ensemble... ? Artaud disait que l'artiste est le bouc émissaire, au sens premier du rituel antique : c'est celui qu'on charge de tous les maux et qu'on chasse pour qu'il les emporte ailleurs...

Si écrire, c'est tirer le fil, est-ce que vous suivez cette analogie à la lettre ?

C'est vrai, l'écriture est aussi une histoire de lignes, de traces. J'ai lu un ouvrage sur les civilisations anciennes, celles qui ont choisi la couture et le motif et celles qui ont opté pour l'écrit. Nous-mêmes traçons des lignes : dans le fil qui passe le long du tissu, dans le

dessin des routes des migrants, dans le silage des ferries, dans le contour des nations, nous marquons le monde de lignes que nous érigeons en directions, en séparations, en liens ou repères. J'ai ces analogies en tête, j'essaie que ça soit évocateur, mais sans appuyer lourdement. L'humour, l'énergie sont là pour porter le développement de la pièce. Au moment où j'étais plongée dans l'écriture, j'ai essayé de rattacher ces traversées de migrants à des histoires beaucoup plus anciennes, ce qui permet de sortir de l'actualité immédiate de ces exodes contemporains. J'avais en tête le mythe de Pénélope qui défaisait sa tapisserie toutes les nuits pour reprendre le tissage le lendemain, pour préserver sa peau, sa liberté. Cet imaginaire m'a aidé à travailler avec les actrices.

QUI DÉPLACE LE SOLEIL

MARDI 21 NOVEMBRE 2017. 20H30
MERCREDI 22 NOVEMBRE 2017. 19H30
THÉÂTRE NICOLAS PESKINE



© SEBASTIEN DUMAS

L'ÂGE MUR DE BERLIN

Non mais franchement, c'est quoi le rapport entre Blanche-Neige et un mur qui s'effondre, fut-il à Berlin ? Le metteur en scène de la pièce, Samuel Hercule, au rapport.

Le Royaume ? On dirait qu'il s'est couvert d'un manteau tout en grisaille. Dans cette ville indéfinie, la cité HLM a hérité de ce nom trop royal pour être honnête, ce qui plante le décor du paradoxe. Le conte de fée risque d'y virer grisé. Ou couleur muraille, comme on veut. Entre l'ado en pétard, gothique, butée, en plein exercice d'adolescence, et sa belle-mère qui l'a élevée seule, assignée au rôle de punching-ball, il y aurait comme un mur d'incompréhension. Pas franchement la belle entente. Un peu comme entre la célèbre Blanche-Neige et la méchante marâtre du conte. « Sauf que notre belle-mère a quand même été assez sympa de s'occuper de cette gamine, et qu'elle ressent un peu cette ingratitude », confie Samuel Hercule, auteur, réalisateur et metteur en scène du spectacle. On avait décidé d'adapter Blanche-Neige, on cherchait, et on s'est dit que le mur qui séparait l'ado et l'adulte avait quelque chose à voir avec le mur de Berlin. D'où l'idée d'associer les deux histoires. » Si ce mur d'incompréhension fait écho avec un autre, frontière entre le bloc soviétique en fin de vie et l'enclave du Berlin de l'Ouest, pourquoi ne pas avoir fait l'analogie avec d'autres murs célèbres, entre les États-Unis et le Mexique, ou séparant Israël et la Palestine ? « Oui mais celui de Berlin, c'est le seul qui est tombé. Le seul dont on a réussi à se débarrasser. On voulait aussi que nos personnages voient leur mur s'effondrer... » note Samuel Hercule.

UNE RÉFÉRENCE CONNUE

Bon d'accord, va pour Blanche-Neige et Berlin. Mais cette Schneewittchen apparue chez Grimm en 1812, et surtout cette White Snow animée dans les studios de Disney en 1937 qui vient aussitôt à l'esprit, ne risque-t-elle pas de rester un tout petit peu empêtrée dans une imagerie archi rebattue, surtout par le dessin animé, standard des premières années d'enfance scotchée devant un film vu et revu ? « Pour nous c'est plutôt bien, en fait, poursuit Samuel Hercule. Il y a énormément de versions de l'histoire, et oui, on retient le plus souvent celle de Grimm et surtout celle de Walt Disney, mais ça n'est pas un problème. Au contraire, la version du dessin animé est assez simple, tout le monde la connaît à l'avance, c'est vraiment une référence commune, ce qui fait qu'on n'a pas besoin d'appuyer pour faire des rappels. Notre adaptation peut donc être très différente et notre Blanche-Neige paraître un peu bizarre... »

DEUX GÉNÉRATIONS, DEUX REGARDS

Après deux centaines de représentations en deux ans, le spectacle est plutôt fidèle à ses premières apparitions : « Il est plus

rodé qu'au début bien sûr, mais c'est un mode de narration tout en précision, une construction ultra millimétrée. Ça bouge assez peu. » L'an dernier, la compagnie a réalisé une adaptation sous forme de livre, un ciné-roman.

Cette Blanche-Neige des HLM s'entrouvre sur un univers merveilleux, comme parfois il peut en surgir au coin de la grisaille, comme souvent dans les contes qui se glissent dans une cité HLM. Celle-là est millésimée 1989. Les ados parlent comme parlaient les ados à l'époque. « On suit grosso modo la trame, on retrouve les éléments de base, les passages obligés, le prince charmant, les pommes, le miroir. Mais on apprécie toujours qu'il puisse y avoir plusieurs niveaux de lecture à nos spectacles, primaire, immédiate, par les jeunes gens et par des adultes qui vont percevoir une dimension plus universelle. » Cette mésentente entre générations porte forcément en elle ces deux regards du public.

« Ce qu'on n'avait pas calculé, c'est que les gens qui sont parents d'adolescents aujourd'hui, étaient eux-mêmes ados en 1989. Ce qui leur fait revoir leurs jeunes années avec le recul de 35 ou 40 ans. Blanche-Neige, qui avait quinze ans au moment de la chute du Mur de Berlin, pourrait aujourd'hui changer de rôle et entrer dans le personnage de l'adulte. »

VINGT ANS À BOUGER LES MURS

La compagnie La Cordonnerie, est entre les deux. Elle a vingt ans. Dès le premier spectacle, elle a mêlé sur scène cinéma muet, musique et bruitages. Ce parti pris de l'échange entre la magie artisanale du théâtre, son sens de la performance en direct, et la verve du cinéma qui se projette autant qu'on s'y projette, demeure une constante pour la compagnie. Même si « les formes ont évolué, les narrations, mais aussi le travail technologique, les recherches sonores récréant à chaque fois toute la bande son en direct ».

Comme avec ce mur à abattre, la compagnie décloisonne les univers, entre scène et écran, son et parole, voire entre public jeune ou adulte. Cette pièce déliant et reliant des générations affirme un peu plus ce parti pris délibéré !

.....
BLANCHE NEIGE OU LA CHUTE DU MUR DE BERLIN
 JEUDI 7 DÉCEMBRE 2017. 19H30
 VENDREDI 8 DÉCEMBRE 2017. 20H30
 HALLE AUX GRAINS / SORTEZ EN FAMILLE (+ 8 ANS)



© MICKY CLEMENTI

ÉMILY LOIZEAU

LA CHANTEUSE FRANCO-BRITANNIQUE INTERPRÈTE UNE FRESQUE MUSICALE, DEVENUE ALBUM ÉPONYME.

Au sein de la nouvelle vague de la chanson française, qui a pris son envol au milieu des années 2000, Emily Loizeau fait partie des dernières de cette génération. Chanteuse à la voix éraillée, elle a su se créer un univers onirique, entre folk et chanson drôle, dans lequel se lit sa double culture franco-anglaise.

Mona, titre de son spectacle, est une œuvre qui mêle musique et comédie autour de thématiques chères à l'artiste. C'est la vie courte et tragique d'un bébé de 73 ans atteint de potomanie (besoin irrésistible de boire) et le destin d'un marin de la Royal Navy, rescapé d'un naufrage durant la dernière guerre. « L'un se noie en buvant trop, l'autre de l'intérieur », explique Emily Loizeau qui incarne la maman de Mona ouvrant ainsi les portes d'un univers surréaliste à caractère biographique.

Elle y reprend tous les sujets qui l'obsèdent. La mort, la vieillesse, l'univers psychiatrique, l'hérité... La musique conçue comme une bande originale de film rassemble 13 chansons et des instrumentaux empreints d'une mélancolie acoustique. Cette remise en question perpétuelle de son métier lui permet d'entretenir l'inspiration et l'effervescence, dit-elle. Des défis qui lui donneraient des ailes, si Emily Loizeau en manquait.

.....
MONA
 MERCREDI 29 NOVEMBRE 2017. 20H30
 HALLE AUX GRAINS